

CHAPITRE XII.

Charles Quint et le paysan de Glabais.

— Le fermier Thévenot a du foin dans les bottes, disaient les habitants de Glabais, et ils n'exagéraient pas, car la ferme du paysan en question était la plus belle du village.

Et il ne possédait pas seulement la plus belle métairie, mais encore un tel nombre des vaches, de chevaux, de porcs et de moutons qu'on pouvait le considérer à bon droit comme un des paysans les plus riches de la commune, sans tenir compte des granges pleines et des acres de bonne terre qui lui appartenaient également.

Des écus, il n'en manquait point non plus, prétendaient les villageois, sans pourtant pouvoir en évaluer le nombre.

— Ce sera tout profit pour Annette, ajoutaient-ils.

Annette était la fille unique du fermier Thévenot, l'enfant qui était à peine née quand la mère mourut presque sibitement.

C'était une perle, la fille à Thévenot, prétendait-on. Elle était bonne, compatissante, aimable pour tout le monde, et au surplus grande, bien découplée, très élancée et avait une véritable figure d'ange, avec ses boucles blondes et ses grands yeux bleus.

— On dirait plutôt une princesse qu'une fille de paysan ! murmurait-on parfois sur son passage.

Inutile de dire qu'Annette était le trésor chéri de son père et qu'il l'aimait plus que les prunelles de ses yeux.

Thévenot était un excellent homme, bienveillant envers tout le monde, et il était toujours le premier à rendre service à ses semblables.

Au surplus il était franc comme l'or, avait le cœur sur la main ; il ne pouvait tolérer un passe-droit et était toujours prêt à redresser l'injustice.

On ne pouvait lui faire un grief d'aimer la joie et le plaisir, un bon verre de bière et la dive bouteille.

Celui qui en fait profiter les autres, peut faire bombance à son heure.

Au surplus, Thévenot était actif comme pas un, et à celui qui aime le travail on ne pouvait refuser quelques heures de joie et de délassement.

Il avait un domestique nommé Jean, qui possédait de sérieuses qualités et s'enorgueillissait de la confiance de son maître : quand celui-ci allait à la ville, il chargeait Jean de veiller la ferme.

Celui-ci s'en acquittait comme si son propre bien eut été en jeu.

— Il sait bien ce qu'il fait ! disait-on au village, lorsqu'on parlait du domestique du fermier Thévenot et de la métairie.

— Aurait-il quelque chose en vue ?

— Comment donc !

— Eh bien ? Qu'en savez-vous, en somme ?

— Mais Jean est un beau garçon, qui fait courir toutes les filles du village.

— Oui, mais qu'en ferait-il ?

— Annette est une bien gentille fille...

— Eh bien ?

— Mais pourquoi ne s'épouseraient-ils pas ? En ce cas, c'est en effet son bien qui est en jeu ! Comprenez donc !

— Annette épouserait-elle un garçon de ferme ?... Vous rêvez, mon ami ! On lui dénicherait un parti plus présentable. Elle est aussi riche que la mer est profonde.

— Connaissez-vous l'oncle de Jean ?

— Non.

— Il habite Bruxelles. On dit qu'il est encore plus riche que le fermier Thévenot. Cet homme n'a pas d'enfants et tout son bien revient à Jean.

— Cela change la question !

— Vous voyez, l'ami, que je sais ce que je dis. Le jour où Jean épousera Annette, je vous rappellerai notre conversation d'aujourd'hui.

Le fermier Thévenot, lui, avait remarqué également que le caractère de Jean, tout comme celui d'Annette, semblait avoir changé depuis quelque temps.

Jean, naguère le gars, le plus joyeux de tout Glabais, lui, qui chantait tout le jour comme un pinson, passait des moments nombreux à rêver, et Annette qui ne faisait que rire et gazouiller comme une fauvette, avait bien souvent le regard perdu dans le vide...

— C'est l'amour ! avait conclu le fermier. Je connais ça. Tout bien réfléchi, je ne m'y oppose pas. L'amour est le bien le plus précieux en ménage et pour ce qui concerne les avantages matériels, ils ne feront pas défaut, eux non plus... que pourrais-je désirer davantage ? Nous n'allons pas laisser la situation s'éterniser : dimanche prochain, j'en parlerai au curé.

Et il resta devant sa porte, regarda ses champs et ses granges, — grimaça un sourire content et murmura :

— Les enfants n'auront pas à se plaindre de la dot !

A l'intérieur de la ferme Annette préparait le repas du soir.

La cruche remplie de bière se trouvait déjà sur la table, à côté des plats de pain et de jambon.

Elle disposa les chaises à l'entour de la table.

— Voici pour le père, voilà pour Jean, et celle-ci sera pour moi, disait-elle ; en effet, Jean prenait toujours le repas du soir en compagnie de son maître et de la jeune fille.

— Où donc reste Jean ? Sinon il rentre toujours avant le père. Que se passe-t-il donc ?

A peine s'était-elle posé ces questions, que la porte s'ouvrit doucement, et Jean entra sur la pointe des pieds dans la cuisine.

Il s'approcha d'Annette, la prit par la taille et lui appliqua un baiser retentissant sur la joue.

La jeune fille laissa échapper un cri.

Elle se retourna vivement mais, apercevant Jean :

— Tu m'effrayes ! fit-elle.

— Oui, tu t'en effrayes chaque soir !

— Qui ne le ferait pas !

— Maintenant je vais te donner un baiser dont tu ne t'effrayeras pas. Attention.

— Non, le père va rentrer.

— Ne peut-il voir cela ?

— Si tu veux être mis à la porte !...

— Il en sait déjà plus long.

— Crois-tu ?

— Je puis le croire ou non, mais je vais encore t'embrasser.

Et, attirant Annette vers lui d'un mouvement vif, il lui planta un sonore baiser sur la joue.

A ce moment la porte s'ouvrit.

Le fermier Thévenot rentrait. Il avait surpris nos deux amoureux.

— Ah ! ah ! dit-il. C'est ainsi qu'on s'amuse ici !

Les jeunes gens, rouges comme des cerises en juin, avaient baissé les yeux.

— Voilà pourquoi Jean est toujours pressé de revenir des champs !

Ah ! ah !....

Le fermier s'efforçait de prendre un air furieux et redoutable, mais cela ne lui réussissait qu'à demi.

Il se tourna vers Jean.

— Qu'est ce que cela signifie ?

Jean continua à regarder fixement le sol.

— Rien, maître, rien.

— Que faisais-tu là ?

— Je chassais une mouche, maître,.... une mouche.

— Que me racontes tu là ? Une mouche ?

— Qui se trouvait sur la joue d'Annette.

— Et tu as voulu avaler cette mouche comme notre chien de garde le fait ?... D'ailleurs, j'ai remarqué depuis quelque temps qu'Annette ne sait plus chasser les mouches, surtout quand ces mouches s'appellent Jean.

— Père !

— Inutile de me regarder d'une façon aussi désespérée que cela. Jean est un brave garçon, qui me rend de grands services, qui connaît la ferme du cellier aux greniers, et tu es un beau brin de fille.... Et, vous deux allez.... dîner avec moi, car j'ai l'estomac dans les talons et nous reparlerons de cela plus tard.

On n'échangea pas une parole durant le repas.

Annette et Jean mangèrent peu et se regardaient continuellement.

Le fermier, au contraire, mangea de bon appétit, et ne perdait pas les deux amoureux de vue.

— Annette, dit-il enfin, vas encore me chercher un bon pot de bière.

— Oui, père.

Tandis qu'Annette allait à la cave, le maître dit au valet :

— Jean, demain il faudra que tu ailles avec le chariot au champ de betteraves. J'ai prévenu nos gens. Il y a beaucoup à travailler là bas. Et, à l'avenir,

si tu veux encore embrasser Annette, j'y tiens à que tu me demandes la permission.

— Que.... je....

— Tu m'as compris, n'est-ce pas Jean ? Fais de la lumière maintenant, car je ne sais plus trouver ma bouche.

— Un orage se prépare, fit Jean pour dire quelque chose. Entendez-moi ce vent !

— Oui, on pouvait s'y attendre depuis longtemps. Il y avait de l'orage dans l'air, cet après-midi !

— Il pleut à verse.

Il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors.

— Nous pouvons nous estimer heureux d'être ici, attablés devant un pot de bière et du jambon. L'orage ne nous fera rien. De table nous irons nous fourrer sous nos couvertures et qu'il pleuve et vente au dehors, nous sommes à l'abri.

Le vent hurlait dans la cheminée.

— Un vrai temps de chien, reprit le fermier. Quand le vent chante pareille complainte, les braconniers aiment à sortir. L'obscurité empêche les gens de les voir et le vent de les entendre.

Tout à coup l'on frappa violemment à la porte.

— On frappe, dit Jean.

— N'ouvrez pas, s'écria Annette.

— Mais avons-nous bien entendu ? n'était-ce pas le vent ?

Le fermier se dirigea vers la porte.

— Père, n'ouvre pas ! Si c'étaient des malfaiteurs ?

— En ce cas, nous les recevrons comme il faut, n'est-ce pas, Jean ?

— Oui, maître, et ils s'en souviendraient.

On frappa de nouveau.

Une voix se fit entendre de l'extérieur :

— Ouvrez, s'il vous plaît.

— Qui êtes-vous ?

— Amis.

— Cela, tout le monde peut le dire.

— Mais au nom du ciel ! Comment voulez-vous que je vous prouve dans l'ouragan que je n'ai pas de mauvaises intentions, ni mon ami non plus. Nous nous sommes égarés.

— J'ouvrirai, dit Thévenot.

Il ouvrit la porte.

Quatre hommes, enveloppés de longs manteaux, entrèrent dans la chambre.

— Un temps de chien ! dit un des arrivants.

Il rejeta son manteau.

L'homme était vêtu d'un bel habit de velours de gentilhomme.

— Victor, dit-il à son compagnon, occupez-vous des chevaux.

Et se tournant vers Thévenot :

— Vous l'aidez, fermier ?

— Avez-vous des chevaux avec vous ?

— Oui. Nous les avons attachés à la porte de l'écurie.

— Jean, mon gars, dit le fermier, voilà de la besogne pour toi. Donne leur de l'avoine et du foin.

— Les bêtes ont faim, sans doute ? demanda Jean.

— Je le crois bien ! Presqu'autant que leur maître.

— Asseyez-vous, Messires, fit le paysan. Si vos estomacs supportent le pain bis et le jambon, mettez-vous gaîment à l'œuvre.

— Si mon estomac supporte le pain bis et le jambon ! s'écria le voyageur. Vous allez voir ça !

Annette avait apporté le nécessaire sur la table.

Les gentilshommes ne se firent pas répéter l'invitation.

— Vous me semblez avoir de l'appétit, Messires, dit le fermier Thévenot.

— Je vous l'ai déjà dit, fermier... Dites donc, est-ce là votre fille ?

— Oui, Messire.

— Un beau brin de fille !... Elle mérite de paraître à la cour de l'empereur !

— Possible.

— Elle y ferait bonne figure.

— N'empêche que je ne voudrais pas pour tout l'or au monde qu'elle y soit.

— Et pourquoi pas ?

— Cela ne vaut rien là-bas !

— Comment cela ?

— Il paraît que Charlot fait de l'œil à toutes les filles.

— Qui dit cela ?

— Tout ceux qui ont été à la cour.

— Vous en connaissez ?

— Non, mais je sais d'ouï dire.

— D'ouï dire... On dit bien des mensonges, fermier !... Elle est diablement belle, n'est-ce pas, Victor ?

— Superbe !

L'étranger prit la jeune fille par le menton.

— Que pensez-vous de la cour ? demanda-t-il.

— Je ne saurais en dire grand chose, Messire. Je n'y ai jamais mis les pieds.

— Vous parlez trop de la cour qu'à la fin je vais supposer que vous êtes, Messire, dit le fermier.

— Mes amis et moi y venons parfois.

— Auprès de l'empereur ?

— Comme vous dites.

— Ce jambon vous a-t-il goûté ?

— Il est bon.

— Etes-vous satisfaits de ma réception ?

— Assurément.

— En ce cas, vous ne rapporterez pas à l'empereur ce que je viens de dire à l'instant ?

— Pas un mot.

— Je suis bien aise qu'il n'en saura rien car cela pourrait me coûter la tête.

— Qu'il n'en saura rien, fermier, nous ne pouvons vous donner notre parole là-dessus ; mais enfin il ne saura rien par nous. Je crois que vous avez raison, fermier, s'il voyait votre fille, il en deviendrait amoureux.

— Heureusement, il ne la verra jamais.

— Qu'en savez-vous ?

— Annette ne va jamais à la ville et l'empereur ne viendra pas nous rendre visite ici.

— Qui sait !

— Et puis, je suis toujours là.

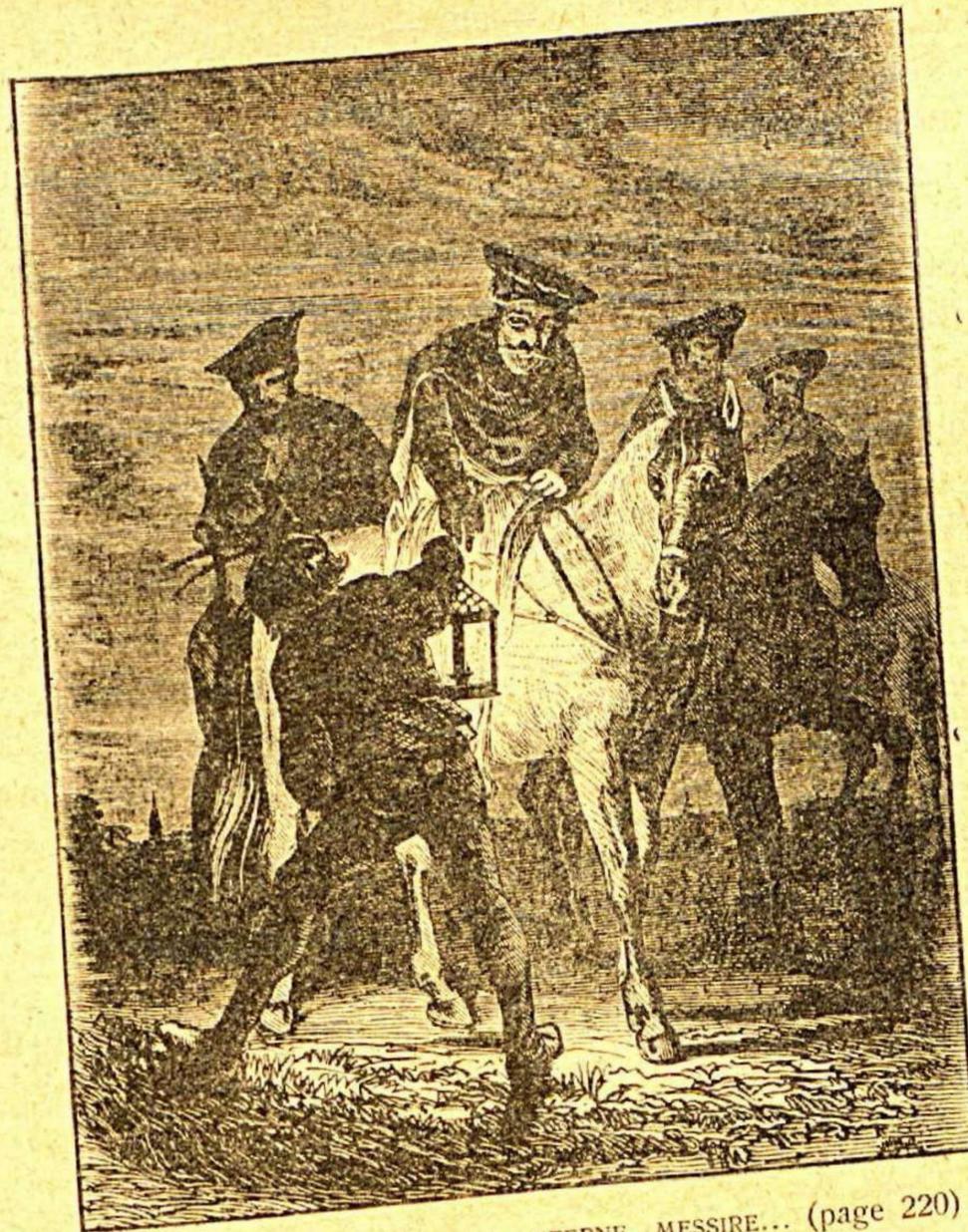
— Tout comme maintenant, dit l'étranger en riant, et, de nouveau, il prit Annette par le menton.

A ce moment, Jean rentra de l'écurie.

Il remarqua le geste de l'étranger et, d'émotion, laissa tomber la lanterne qu'il avait à la main.

Tous surseautèrent.

— Idiot, s'écria le fermier ! Pourquoi nous effrayer ainsi ?



— TENEZ-MOI UN PEU CETTE LANTERNE, MESSIRE... (page 220)

— Oui, mais... dit Jean, oui, mais...
Et de la tête il désigna l'étranger.

— Eh bien ?

— Annette... je....

Le fermier éclata de rire.

— Ah ! tu est jaloux ! s'écria-t-il.

L'étranger regarda fixement le domestique.

— Je vois déjà ce qui en es, dit-il. Les enfants s'aiment ?

— En effet, dit Thévenot.

— Quand s'épousent-ils ?

Le fermier se gratta derrière l'oreille et dit :

— S'épouser ? Il n'y en a pas encore question.

— Et pourquoi pas ?

— La fillette est trop jeune encore.

— L'amour n'est jamais trop jeune, fermier.

— Oui, cela est bel et bon pendant les premiers jours. Mais alors la douleur s'en va et le couple s'en plaint. Au surplus, si le garçon a des espérances il n'a encore rien pour le moment. Nous attendrons encore un peu.

La fillette regarda le fermier d'un regard plein de tristesse ; elle était plus près des larmes que du sourire.

Le valet, lui non plus, ne semblait pas très satisfait des paroles du fermier, car il lui lançait des regards furibonds.

— Et, si j'avais eu l'idée de les marier, je serais revenu là-dessus, maintenant que j'ai vu que ce garçon est si jaloux.

— C'est à cause de l'amour.

— Mais cela ne vaut rien dans le mariage.

L'étranger se tourna vers la jeune fille :

— La belle fille, dit-il, aimeriez-vous épouser ce garçon là ?

La jeune fille secoua affirmativement la tête.

Puis l'homme adressa la parole au valet :

— Et toi ?

— Comment donc ! dit l'interpellé.

Le fermier détourna l'entretien.

— L'orage se calme, dit-il.

— Tant mieux, fut la réponse, car, coûte que coûte, je dois encore être en ville aujourd'hui.

La tempête, pourtant, ne semblait pas vouloir faire le jeu du fermier, car le vent se mit à hurler de plus belle.

— On n'en a pas encore fini au dehors, dit l'étranger. Nous devons encore attendre quelques instants.... Fermier, il faut marier ces enfants.

— Je vous ai déjà dit mes idées là-dessus.

— Il faut changer d'idée.

Le fermier secoua la tête.

— Non, dit-il, pas encore.

La fillette s'approcha de son père :

— Père, ne sois donc pas têtue.

— C'est pour ton bonheur.

— J'en mourrai.

— On ne meure pas si vite que cela.

— Vous m'avez l'air d'une bonne et brave fillette, dit l'étranger, et je veux faire quelque chose pour vous. Je vous marierai.

Du doigt il tapota la jeune fille sur la joue et se tournant vers le domestique :

— Ne te fâches pas, promis !

— Eh bien, lequel de nous deux est le père ? demanda le fermier piqué.

Lequel de nous deux doit donner la permission ?

— Qui sait, fermier ?

Et, s'adressant à la fillette :

— Soyez tranquille ; tout s'arrangera, je vous en donne ma parole.

— Le vent est tombé tout à fait, dit le fermier qui avait ouvert la porte et avait regardé en dehors.

— Tombé ou non, je dois m'en aller, car j'ai affaire en ville.

— Si vous êtes prêt, dit le fermier, nous pouvons nous mettre en route. Je connais le chemin comme ma poche et je conduirai vos chevaux par la bride.

— Excellent.

— Vous serez bientôt sur la grand'route. La lune fait déjà quelques apparitions derrière les nuages et bientôt elle luira constamment au ciel. Alors vous pourrez continuer seuls.

— Allons.

Le gentilhomme inconnu prit de nouveau la jeune fille par la main et dit encore :

— Comptez sur moi ; tout s'arrangera, je vous en donne ma parole.

— Un dernier verre ? demanda le paysan. Mouillé en dedans, on supporte mieux l'humidité du dehors.

La jeune fille remplit les verres.

— A la santé de l'empereur ! dit le fermier.

— Cela me va, dit l'étranger. Qu'il vive longtemps, l'empereur. C'est mon souhait le plus cher.

Les verres furent vidés jusqu'au fond.

Le valet alla chercher les chevaux, les quatre gentilshommes sautèrent en selle, le fermier prit le cheval par la bride, saisit de l'autre main une lanterne allumée que lui tendait le domestique, et l'on se mit en route.

Les autres gentilshommes suivirent la lueur de la lanterne.

Après avoir fait un bout de chemin, tantôt au clair de lune, tantôt dans l'obscurité, le fermier dit :

— Nous voici sur la grand' route.

— Et droit devant nous, c'est Bruxelles ?

— Oui, mais, à une portée d'arbalète d'ici, la route se divise en deux et vous pourriez de nouveau vous égarer. Je vous accompagnerai encore jusque là. Une fois passé le carrefour, il n'y a plus moyen de se tromper.

— Allons.

— Oui, mais d'abord il faudrait vous arrêter un instant.

Le cavalier obéit.

— Tenez-moi un peu cette lanterne, Messire, je dois uriner.

L'étranger prit la lanterne.

Voilà le puissant empereur, dans les états duquel le soleil ne se couchait jamais, une lanterne à la main pour permettre à l'un de ses sujet d'uriner devant lui.

— Rendez-moi la lanterne, fit le paysan, et, maintenant que nous sommes allégés, nous irons plus vite.

Après quelques instants d'une marche rapide et silencieuse, ils atteignirent la place où la route se divisait en deux.

Le fermier indiqua la bonne voie et, après un dernier « merci » du prince, les cavaliers s'éloignèrent au grand galop.

Le lendemain, au soir tombant, comme il était assis à table, le fermier dit :

— Le gentilhomme étranger avait bonne mine, mais n'était pas très généreux. Je n'aurais pas accepté de récompense, c'est évident, mais il aurait pu m'en offrir une.

— C'était un blagueur, fit le domestique.

— Comment, un blagueur ?

— Il a donné sa parole d'honneur de nous marier et...

— Tais-toi. Plus un mot là-dessus, interrompit le père. Inutile de revenir là-dessus. Je sais ce que j'ai à faire.

— J'ai confiance dans l'étranger, dit la jeune fille.

— On va loin avec ça, conclut philosophiquement le domestique.

On frappa à la porte.

Nos trois personnages se regardèrent.

— Qui viendrait nous rendre visite à cette heure ?

— Ce seigneur se serait-il de nouveau égaré ?

Le domestique ouvrit la porte.

Un laquais sauta de cheval et entra.

— Tenez mon cheval un instant par la bride, dit-il au domestique.

— Le mettre à l'écurie ?

— Inutile, je dois repartir à l'instant.

Il regarda l'appartement.

— Est-ce ici, que des étrangers ont trouvé un refuge, hier, durant l'orage ?

— Oui, c'est ici.

— Le fermier les a ensuite conduits sur la bonne route ?

Le paysan répondit affirmativement.

— J'ai ici un écrit de l'empereur, dit-il.

Il remit le parchemin à Thévenot.

— Que devons-nous faire de cela ?

— Le lire.

— Facile à dire mais point facile à faire. Pour lire cela, il faut savoir lire.

— Et cela ne va pas ?

— Non.

— En ce cas écoutez... ou plutôt je vais vous dire le contenu de la pièce.

— Acceptez une verre de bière.

— Volontiers.

Le laquais vida le verre que lui tendait la jeune fille et poursuivit.

— Il vous échoit un grand honneur.

Tous le regardèrent d'un air ébahi.

— L'empereur vous attend en son palais à Bruxelles.

Le domestique, qui, la bride du cheval à la main, se trouvait devant la porte, laissa échapper les rênes.

La fillette fit entendre un léger cri :

— Dieu du ciel !

Le fermier ouvrit de grands yeux, étonnés et ne sut proférer une seule parole avant un bon moment.

Il dit enfin :

— L'empereur ?

— Vous dites cela d'un air si incrédule, fermier ?

— Qu'est ce que sa Majesté me veut ?

— Je n'en sais rien.

Tout à coup le fermier se frappa le front.

— C'est la faute du gentilhomme qui a tant parlé ici, hier soir !

— Possible ! Auriez-vous dit quelque chose qui aurait pu déplaire à l'empereur ?

— Oui et non... je n'en sais rien... L'on dit parfois certaines choses, en bavardant, que l'on ferait mieux de taire...

— En effet.

— Quels étaient ces étrangers ?

— Je ne sais pas.

— Un instant j'ai cru que c'étaient des courtisans... Cela est-il vrai ?

— Je n'en sais rien, mon ami.

— L'empereur a-t-il mauvais caractère ?

— Pour autant que je connaisse sa Majesté, je dois dire que c'est un excellent prince.

— Il nous sera miséricordieux.

Le laquais remarqua que le fermier était loin d'être à l'aise.

Taquiner les gens est un plaisir humain.

— Mais sa Majesté condamne parfois sans montrer la moindre pitié.

— Cela est vrai.

— Surtout quand il s'agit de sujets qui ont dit du mal de lui. A ses yeux, un crime de lèse-majesté n'est pas pardonnable.

— Ceci est plus grave, soupira le fermier.

— Avez-vous dit du mal de lui ?

— Mais, je n'en sais rien !... J'ai parlé à cet étranger, comme je vous parle maintenant... C'est à dire comme je parle à ma fille, à mes amis !...

— Alors il se pourrait bien que vous fassiez connaissance avec la chambre de torture.

— La chambre de torture !

— Oui. En avez vous déjà entendu parler ?

Le fermier en frissonna.

— On en dit tant de choses, dit il.

— On ne s'y amuse guère, mon ami. On vous y fera avouer que vous avez calomnié l'empereur..

— Avouer... et s'il n'en est rien ?

— Si vous ne voulez pas avouer, voulez-vous dire ?

— Oui.

— En ce cas, on place vos jambes entre deux planches et on serre celle-ci à l'aide de vis, et ainsi l'on brise vos os jusqu'à ce que vous en ayez assez et que vous avouiez.

— Brr !...

— Si vous êtes assez fort, et si vous résistez à ce martyre, on vous rôtit la plante des pieds au feu ardent et on vous enlève des morceaux de chair avec des tenailles rougies, jusqu'à ce que vous ayiez avoué.

— C'est terrifiant !... Et si vous avouez ?

— Alors on vous coupe les deux mains, on vous arrache la langue, pour vous couper enfin la tête. Vous encourrez la mort en tout cas, si vous avez insulté l'empereur.

Le valet s'appuyait à la porte, tremblant de tous ses membres.

La fille, blême de peur, était tombée sur une chaise.

Le fermier jetait des regards effarés autour de lui, comme s'il se trouvait déjà dans la chambre de torture, tandis que des gouttes de sueur perlaient sur son visage.

Le laquais prit les malheureux en pitié.

— Tranquilisez-vous, dit-il, l'empereur ne vous veut que du bien, peut-être.

— Vous voyez-ça d'ici, soupira le paysan.

— Je ne crois pas que cela soit bien grave, dit le laquais. Sa Majesté est très miséricordieux envers les femmes et les filles, surtout quand elles sont si jolies que votre fille. Elle doit d'ailleurs vous accompagner.

— Moi ! bonté du ciel ! gémit la fillette.

— N'ayez aucune crainte. L'empereur ne peut vouloir que du bien à une aussi belle personne que vous. Vous êtes la plus ravissante fille d'Eve que j'aie jamais vu.

— Eh ! cria le domestique, jaloux. Ce cheval s'impatiente. Il disait cela pour attirer sur lui l'attention du laquais.

Celui-ci se tourna vers lui :

— Est-ce vous le domestique qui se trouvait hier soir à la table ?

— Oui.

— Vous devez venir également au palais.

— Vous dites !... Moi !

— C'est écrit : Le père, la fille et le domestique qui ont reçu les étrangers. Il faut être à trois heures de l'après-midi au palais. Ne venez pas trop tard. Sa Majesté n'aime pas à attendre. Bonjour.

Le laquais sauta à cheval et disparut au triple galop.

Un instant nos trois personnages restèrent muets.

— En voila du beau ! dit enfin le fermier.

— Ce beau freluquet ne m'allait pas du tout, répliqua le domestique, et vous voyez...

— Si tu avais été poli, au moins, reposa le fermier avec colère, au lieu de te laisser aller à ta sottise jalouse, tout cela ne serait pas arrivé.

— Cet homme nous a accusé.

— Je ne le crois pas, dit la jeune fille.

— Comment, tu ne le crois pas ? Oui, j'ai bien remarqué que tu te sentais attirée vers lui !

— Comment peux-tu dire pareille chose !

— Et c'est la vérité !

Les yeux de la belle Annette se remplirent de larmes.

— Je ne m'étais pas attendu à cela de ta part, gémit elle. Comment ais-je pu m'attirer ce reproche.

Le fermier frappa du poing sur la table.

— Cela va-t-il bientôt finir ! cria-t-il. C'est à devenir fou ! Nous sommes à deux pas de la chambre de torture et vous allez vous faire des scènes d'amour ! Que devons-nous faire ? Occupez-vous plutôt de cela !

— Implorer la clémence de l'empereur.

— C'est bientôt dit, mais nous ne savons même pas si nous verrons l'empereur. Je suppose qu'on nous jettera immédiatement en prison et qu'on se mettra en devoir de nous rôtir les pieds de la bonne façon....

— J'irai trouver l'étranger, dit la fille. J'en suis sûre, il prendra notre défense auprès de l'empereur.

— Aller trouver le freluquet d'hier soir ? demanda le domestique.

— Oui.

— Osez le faire !

Il serrait les poings.

— Je te le défends. ... je préfère être torturé jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— C'est lui qui nous a accusé, dit le fermier. Nous n'avons donc rien à attendre de lui. Tout bien réfléchi, il vaudrait mieux ne pas aller à Bruxelles.

— On viendra nous arrêter ici.

— Nous préviendrons cela !

— Et comment ?

— Par la fuite.

— Et abandonner la ferme, les bêtes !

— Emportons les.

— On nous saisirait malgré tout.

— Si l'on nous trouve.

— A voir !

— Non, dit la fille, cela ne va pas, parce que cela ne nous avancerait guère. Nous devons aller à Bruxelles. J'ai un pressentiment que tout finira par s'arranger. Le gentilhomme tiendra sa parole. Il nous mariera.

— Oui, sur le banc de torture !

De longs moments, ils discutèrent la situation, élaborèrent des plans par douzaines, qu'ils rejetaient aussitôt comme irréalisables, en arrivèrent enfin à la conclusion que le mieux était encore de se rendre à l'appel de l'empereur.

Ils attendirent longtemps sur leur couche que le sommeil vint, et quand la fatigue leur fit enfin fermer l'œil, les songes nombreux vinrent les visiter.

Le fermier se voyait déjà appréhendé au corps par les aides du bourreau et étendu sur un banc ; quand on l'eut rendu impuissant, d'autres domestiques s'approchaient avec des tenailles ardentes, beaucoup plus grandes que son propre corps, des tenailles géantes, qui lui enlevaient bras et jambes.

La sueur froide lui mouillait le corps et la douleur l'éveilla.

Quant au valet, il était aux prises avec un cauchemar moins effroyable, quoique son front fut également mouillé de sueur.

Il rêvait que l'étranger de la veille s'introduisait dans la ferme, accompagné de quelques soldats, qu'il enlevait la fille, après avoir ligotté le malheureux amant.

Il voyait les acolytes du ravisseur lier la jeune fille sur un cheval et s'enfuir au galop, et il lui était impossible de venir en aide à celle qu'il aimait, et de poursuivre les auteurs de l'enlèvement.

Il faisait des efforts surhumains pour se dégager, mais n'y réussissait pas... Ce n'était pas un cauchemar qui visitait le sommeil de la jeune fille, au contraire...

Elle se trouvait en un palais magnifique, et à côté d'elle était celui qu'elle aimait, habillé en gentilhomme.

Devant eux se dressait le bel étranger et il disait :

— Je tiens ma parole... Allez à la chapelle impériale et on vous mariera.

Le trio fut levé de grand matin.

On ne parla pas de déjeuner.

On attela le meilleur cheval à la charrette et, vêtus de leurs plus beaux habits, ils prirent le chemin de Bruxelles.

Personne ne souffla mot.

Chacun s'occupait de ses propres pensées, qui ne lui laissaient pas le temps de parler.

La veille ils avaient d'ailleurs épuisé tout sujet de discussion.

— Par où irons-nous au palais impérial, demanda le valet, une fois qu'ils furent arrivés en ville.

— En chariot, aller au palais impérial, imbécile ?

— Comment sinon ?

— Nous allons *A la Couronne d'Or*.

— Devons nous être là ?

— Nous y détellerons. A-t-on jamais entendu dire chose pareille ! Aller visiter l'empereur en chariot ! Donne la bride, je conduirai.

— S'il vous plaît, maître.

Quand le chariot fut détélé et le cheval mené à l'écurie de la *Couronne d'Or*, le fermier, la fille et le domestique se virent dans la salle commune de l'auberge et se considérèrent en silence.

— Qu'allons-nous faire pendant ce temps là ? demanda le fermier.

— Manger, dit le valet.

— As-tu faim ?

— Comme deux loups.

— Et quand nous aurons mangé ? Car nous ne pouvons manger jusqu'à trois heures de l'après-midi ?

— Nous promener, voir la ville.

— Tu as une bonne idée. Nous ne pouvons rester ici.

Ainsi dit, ainsi fait.

Après avoir pris le déjeuner qui, malgré toute appréhension, leur goûta bien, vu que le voyage avait aiguisé leur appétit, ils allèrent se promener,

vaguèrent d'une rue à l'autre, par toute la ville, et leurs yeux s'en donnèrent on ne peut mieux.

Il y avait tant de belles choses à voir, qu'ils faillirent oublier ce qui les avait amenés à la capitale.

Enfin, l'après-midi vint et la jeune fille les rappela à la réalité en disant :

— N'irions-nous pas au palais bientôt ?

— Je crois qu'il va être temps.

— N'irions-nous pas manger un morceau d'abord ? demanda le domestique, qui ressentait de nouvelles crampes d'estomac.

— Manger ? Je commence à croire que tu perd la tête ? C'est dans la chambre de torture que l'on te servira ton dîner. S'ils nous font prisonniers, ils doivent nous donner à manger aussi.

— Nous n'avons pas encore vu le palais.

— Qui sait combien il est encore éloigné et à cette tour il est déjà plus de trois heures.

— Demandez le chemin à cette femme.

L'interpellée les regarda d'un air étonné en les entendant demander le palais mais elle leur indiqua néanmoins la bonne route.

Quelques minutes après, ils se trouvaient devant un magnifique bâtiment.

Des soldats montaient la garde au haut de larges escaliers qui conduisaient à l'entrée.

— Je n'ose pas monter ces escaliers, murmura le fermier.

— Pourtant, c'est par ici qu'il faut entrer.

— Ecoutez, il sonne trois heures, dit la jeune fille. Et vous souvenez que le laquais a dit que l'empereur aime que l'on soit à l'heure.

— L'empereur, l'empereur, grogna le fermier. Ce laquais s'est moqué de nous. Nous ne verrons d'autres empereurs que ces grandes diables de soldats là-haut qui vont nous arrêter.

Mais, prenant tout à coup son parti, il dit :

— Allons, il n'y a pas à regimber, marchons de l'avant.

Et il gravit quelques marches.

Les deux amoureux l'avaient suivi.

Tout à coup le paysan s'arrêta.

— Que dois-je dire maintenant ? demanda-t-il.

— Mais, bonjour ! dit Jean, et l'un parole suit l'autre. C'est que notre

curé dit toujours, quand nous devons aller quelque part où nous n'avons jamais mis les pieds.

Un garde remarqua nos trois personnages délibérant sur l'escalier et leur cria :

— Eh là bas ! Que venez-vous faire céans ?

Le fermier alla vers le soldat :

— Bonjour ! dit-il.

Le soldat le regarda d'un air interrogateur.

Le fermier ne souffla mot.

Il attendait l'autre mot, qui, suivant le curé, allait suivre.

— Je vous ai demandé, dit enfin le soldat, ce que vous veniez faire sur les marches du palais.

— Nous devons entrer.

— Au palais ?

— Oui.

— Ah ! ah ! Et pensez-vous que tout le monde peut entrer et sortir là quand il lui plaît ?

— Nous venons rendre visite à l'empereur.

— Rendre visite à l'empereur ! Elle est bonne, celle-là ! Vous valez votre pesant or, vous ! Dites donc, Carlo, ces beaux sires et cette demoiselle viennent dire le bonjour à Sa Majesté !

L'interpellé, qui avait les galons d'or à la manche et semblait donc avoir un grade supérieur, s'approcha du groupe.

— L'empereur est sorti, dit-il en souriant, il se promène.

— Il nous a fait venir à trois heures et a fait ajouter que nous devions être à l'heure.

Les soldats rirent de nouveau.

Le gradé avait jeté les yeux sur la jeune fille et dit :

— Un beau brin de fille ! Pas Satan, Sa Majesté fait venir de charmantes donzelles !

Il voulut caresser la jeune fille au menton, mais le domestique, qui avait vu le mouvement, se plaça, plus vite qu'il ne le faut pour le dire, entre le soldat et la jeune fille.

— Nous ayons une lettre de l'empereur, dit celle-ci. Montrez la donc à Monsieur le capitaine, père.

Le soldat prit le parchemin, que le paysan avait sorti de la poche.

— Voilà qui change la question, dit-il. Suivez-moi.

Nos trois personnages montèrent l'escalier derrière lui. D'abord le fermier, puis la jeune fille, puis, encore une marche plus bas, le domestique, qui formait l'arrière-garde.

On les conduisit dans un appartement où se trouvait un officier.

— Voici l'entrée de la prison, se dit le paysan.

— C'est par ici que se trouve la chambre de torture, pensait le domestique, en examinant avec effroi une large porte bardée de fer qui donnait dans la chambre.

La fillette ne pensait rien, mais son cœur battait à coup redoublés.

L'officier lut le parchemin, le plaça dans un tiroir, et, ouvrant la porte qui avait déjà rempli de peur les deux hommes, il dit :

— Veuillez me suivre.

— Cela va commencer, se dit le fermier.

L'officier les conduisit le long d'un corridor qui donnait dans une chambre magnifiquement meublée où se trouvait un homme, splendidement vêtu, qui regardait au dehors.

— Serait-ce là l'empereur ? murmura le domestique à l'oreille de son amie.

— Chut ! plus un mot ! fut la réponse.

L'officier frappa le valet de chambre sur l'épaule et lui dit quelques mots, après quoi, il s'éloigna.

D'un air méprisant, le laquais regarda les trois compagnards de pied à la tête.

— Asseyez-vous, dit-il, brièvement.

Et il les laissa seuls.

— Ça ne m'a pas l'air d'une chambre de torture, dit le fermier après un moment de silence.

— Je crois que cela finira mieux que je n'aurais cru, fit Jean.

— Je l'ai toujours dit, reprit la jeune fille, le beau gentilhomme tiendra parole.

— Beau gentilhomme, murmura le valet, il n'était pas si beau que cela !...

— Asseyez-vous, a dit ce monsieur, dit le fermier. Voyez-moi ces belles chaises ! Pourrait-on s'asseoir là dessus ?

— Je n'en sais rien.

— Nous ne pouvons pourtant pas nous asseoir sur la table.

— Peut-être ce Monsieur a-t-il voulu dire que nous devons nous asseoir sur le tapis ?

— C'est ce qu'il y a de mieux à faire.

Les deux hommes prirent place sur le sol, dos au mur.

— Tu peux t'asseoir sur une chaise, dit le fermier à sa fille, mais étend d'abord ton fichu dessus.

La fillette jugea que le conseil était bon, fit ce qu'on lui avait dit, et prit place.

— J'ai soif, dit-elle.

— Cela n'est rien, lui répondit son amoureux. Je te l'enlèverai bientôt.

Et il sortit triomphalement une pomme de sa poche, en disant :

— J'ai gardé cela pour la soif.

Il prit son couteau.

— Tu ne vas pas la peler ici ?

— Mais si !

— Et la pelure ?... sur cette belle nappe ?

— Je la mangerai.

— La nappe ?

— Non, maître, la pelure, et la pomme est pour la prunelle de mes yeux.

Le domestique tendit le fruit à son amie et mit la pelure en bouche.

Le valet de chambre rentra dans l'appartement.

Aussitôt ils se redressèrent tous les trois.

Le laquais remarqua que la jeune fille reprenait son fichu de la chaise.

— Encore mieux, s'écria-t-il. Supposez-vous que les tapis de Sa Majesté saliront vos habits de paysanne ?

— Je ne voulais pas abîmer ces précieuses chaises, reprit la jeune fille. Ne m'en voulez pas.

— Ah ! C'est ainsi que je l'entends.

Et se tournant vers Jean :

— Qu'avalez-vous là ?

Le pauvre garçon faisait des efforts surhumains pour engloutir la pelure, qui ne voulait pas passer.

Son visage était devenu écarlate et les veines de son front étaient gonflées.

Il allait étouffer.

Le fermier s'aperçut du danger que courait son domestique, et, du plat de la main, il lui donna une violente tape dans le dos.

Cela provoqua une quinte de toux.

Le valet de chambre qui s'approchait, un verre d'eau à la main, reçut tous les morceaux de pelure au visage, comme autant de fragments d'une bombe de nouveau genre.

— C'est sorti ! dit Jean.

— Je m'en aperçois ! répondit le serviteur de l'empereur qui avait l'air si furieux que le pauvre tousseur aurait voulu être à cent pieds sous terre, tandis que le fermier lui pinçait fortement le bras, en lui soufflant à l'oreille :

— Imbécile !... Et la torture !

— Pardonnez-lui, mon bon Monsieur, dit Annette d'un ton suppliant. Il ne l'a pas fait avec intention.

— Il n'y manquerait plus que cela, dit le valet de chambre.

— Et je ne le ferai plus jamais, conclut le domestique.

Le serviteur impérial n'eut qu'à faire contre mauvaise fortune bon cœur, et il dit :

— Suivez-moi.

On les mena à travers une longue suite de salles magnifiques, jusqu'à un appartement splendide, tout décoré d'or et ivoire,

Une grande porte vitrée, qui était ouverte, donnait sur une belle terrasse, qui dominait les jardins du palais.

Au milieu de la chambre se trouvait une table, prête à être servie.

Tout n'était qu'argent et cristal, rehaussé des fleurs les plus éclatantes et les plus belles.

— Attendez ici, dit le valet de chambre qui disparut, les laissant de nouveau seuls.

— Cela ressemble de moins en moins à la chambre de tortures, dit le fermier, après avoir admiré à satiété toutes ces belles choses.

— Oui, répliqua le domestique, désignant la vaisselle, avec toutes ces belles choses là on ne nous arrachera par des lambeaux de chair ni la langue.

Cela est certain.

— Vous voyez bien que mon beau gentilhomme tient parole, murmura la jeune fille.

— Il n'est pas beau ! grogna le valet.

— Il doit avoir son franc parler auprès de l'empereur, dit Thévenot.

— C'est peut être un prince.

— Un prince, dit le domestique. Si ç'avait été un prince, il eut été habillé d'autre façon. Si c'est un prince, moi je suis un âne.

— En effet, dit le fermier.

L'attente se prolongea longtemps.

Les draperies de la porte d'entrée s'entr'ouvrirent enfin et un gentilhomme splendidement vêtu fit son apparition dans la chambre.

Les trois villageois reconnurent immédiatement l'un des quatre voyageurs qui s'étaient assis à leur table et qui le fermier avait montré la bonne route.

Le gentilhomme s'approcha du paysan et, lui frappant sur l'épaule, il lui dit :

— Comment va... Tout est bien à la maison ?...

Le fermier ne put proférer de parole.

— Et comment vas-tu, ma belle enfant ?

Il prit la jeune fille au menton et dit en riant au valet :

— Ne vous fâchez pas ; j'ai la permission de Sa Majesté.

— D'ailleurs, il n'a rien à dire, grommela le fermier. C'est moi qui suis le père.

— Et moi....

Le fermier coupa la parole au domestique.

— Tu dois te taire ou sinon Sa Majesté t'enverra à la chambre de torture. N'est ce pas vrai, monsieur le prince ?

— En effet, dit le gentilhomme... Vous êtes arrivés à l'heure au palais, d'après ce que j'ai entendu.

— A trois heures précises.

— Sa Majesté n'a pu vous recevoir immédiatement, vu qu'il doit présider un Conseil d'Etat.

— Laissez le faire, dit le paysan, nous avons tout le temps.

— N'avez-vous pas soif ?

— Si, Messire.

Le gentilhomme sonna.

— Du vin ! dit-il au laquais qui était apparu.

Quelques instants après le valet reparut, portant un plateau où se trouvent quelques verres remplis de vin.

— Prenez ! dit encore le gentilhomme.

Ils obéirent.



JEANNE LA FOLLE AU LIT DE MORT DE PHILIPPE LE BEAU.

Le fermier vida son verre d'un trait et murmura :

— Hm... voilà qui est bon !

— Prenez encore un verre.

— Avec plaisir.

Et il avala un second verre.

— Vous plairait-il de visiter les jardins du palais ?

— Oui, Monsieur le prince.

— Suivez moi, en ce cas.

Le gentilhomme leur montra le magnifique parc et les serres splendides.

Le vin, du vin d'Espagne très capiteux, avait déjà fait son effet sur le fermier et celui-ci jasait comme une pie.

— L'empereur est-il de bonne humeur aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Suffisamment. Mais s'il n'a pas changé d'humeur, cela, je n'en sais rien.

— Change-t-il parfois d'idée ?
— Après un conseil d'Etat, oui.
— Alors nous pouvons encore faire connaissance avec la chambre de torture !
— La chambre de torture ?
— Oui, nous savons que l'Empereur est d'avis de nous envoyer là s'il est de méchante humeur. Son laquais nous l'a dit.
— Ce laquais s'est moqué de vous. L'empereur ne vous veut que du bien.
— Pourquoi ?
— Sa Majesté vous dira cela Elle-même.
— Alors nous sommes sauvés !
— Je l'ai toujours dit, s'écria la fillette. Le beau prince qui vous accompagnait, Messire, n'a-t-il pas plaidé notre cause auprès de l'empereur ?
— Sans doute, la belle enfant.
— Vois-tu, père, que ce bel étranger est notre ange sauveur !
Le domestique grommelait quelque chose entre les dents.
Le gentilhomme ramena nos trois héros dans l'appartement, où deux autres gentilshommes causaient.
— Messires, dit le chevalier, voici nos convives.
Les gentilshommes s'inclinèrent.
Le fermier prenait les plus drôles d'attitudes du monde.
Il commençait à prendre son rôle de convive de l'empereur au sérieux.
Le domestique avait pris la jeune fille par la main et restait adossé à la muraille.
C'est comme s'il voulait l'empêcher d'aller plus loin, de rejoindre les chevaliers.
— Ce nous sera un honneur d'avoir une aussi belle convive qu'est la damoiselle, fit l'un d'eux.
— Puis-je vous offrir mon bras, damoiselle, fit un autre, en s'inclinant courtoisement devant la jeune fille.
Celle-ci prit les couleurs du coquelicot et ne put prononcer une seule parole.
Le visage de son fiancé prit les mêmes couleurs, mais c'était la fureur qui lui faisait monter le sang à la tête.
Le gentilhomme mit la main de la jeune fille sur son bras et conduisit celle-ci à la fenêtre.
Le visage rayonnant d'orgueil et de joie, le fermier contemplait cette scène.
Le domestique ne put se contenir plus longtemps.

Il s'avança d'un air décidé et, arrachant le bras de la jeune fille de dessous le bras du chevalier, il lui dit, d'une voix tremblante de colère :
— Laissez cette jeune fille en paix.
Le chevalier ne semblait pas même l'avoir vu et, se tournant vers le fermier, il demanda :
— Qu'est-ce là ?
Et d'un geste de la tête, sans gratifier d'un regard le pauvre garçon, il désigna le valet.
Le fermier était indigné de la conduite de celui-ci.
— Il ne faut pas y faire attention, dit-il, c'est mon domestique et il n'a rien à dire ici.
Et, se tournant vers Annette :
— Va rejoindre le chevalier.
— Elle ne me quittera pas, s'écria le domestique, dont la colère et la jalousie ne faisaient que s'accroître, et si ce freluquet ose l'approcher, je lui tords le cou !
Et il se plaça devant la jeune fille,
A cet instant, la draperie de la porte s'ouvrit et une voix annonça :
— L'Empereur, Messieurs.
Nos trois villageois se retournèrent surpris et un cri d'étonnement leur échappa.
L'empereur, en atours princiers, n'était autre que le gentilhomme égaré qui avait frappé à leur porte.
Charles-Quint s'approcha du paysan :
— Comment vas-tu, mon ami ?
Le paysan était incapable de prononcer deux mots, tant l'apparition de l'empereur l'avait ému.
— Mais... Monsieur l'empereur... je... nous...
— Je vois que vous allez bien.
Et, se tournant vers la jeune fille :
— La belle enfant a encore toujours l'air aussi avenant. Heureusement son défenseur l'a accompagnée en ville.
Le prince s'adressa aux gentilshommes :
— On se querellait, Messieurs ?
— Je vous prie de m'excuser, Sire. J'avais offert mon bras à la demoiselle, quand ce butor s'est approché et a voulu m'en empêcher.

— Ah ah ! Toujours le même !

— Je l'aime tant, monsieur l'empereur.

— Et tu as raison, mon ami. La cour ne lui vaudrait rien, n'est-ce pas ?

Cette dernière phrase était adressée au fermier, qui se rappela soudain l'avoir prononcée en présence du voyageur égaré.

— Oui, Monsieur l'empereur, je... je suis... j'avais... je ne croyais... je...

— Jamais vous ne pouvez dire ce que vous ne croyez pas, dit Charles-Quint. Ce que tu as dit à propos de la cour n'est d'ailleurs pas dépourvu de toute vérité... Messieurs, à table. Asseyez-vous.

Timidement les trois paysans s'approchèrent de la table.

L'empereur retint le fermier et, dégrafant son épée, il lui dit à mi-voix :

— Fermier, tiens-moi donc mon épée, je dois...

Le paysan s'effraya si bien qu'il laissa tomber l'épée.

La petite scène de la lanterne lui apparut brusquement.

Il tomba à genoux :

— Grâce, monsieur l'empereur... je ne savais pas... j'ai... je ne voulais pas..

— Tout t'est pardonné, dit l'empereur, mais après le dîner je te dirai à quelles conditions.

Il releva le paysan.

— Mets cette épée sur cette chaise et tâche d'avoir bon appétit, je te rends simplement ce que tu m'as donné hier.

L'on mangea avec entrain.

Notre trio ne s'en faisait pas faute ; ils étaient bien un peu gauche à la table impériale, mais cela allait quand même, et la chose principale, à table, n'est pas de savoir comment l'on met quelque chose en bouche, mais bien de mettre quelque chose en bouche.

Quand le dîner eut pris fin, le prince dit :

— Fermier, écoute moi et ouvre les deux oreilles. Je te pardonne tout : le mal que tu as dit de la cour et la fonction de porte-lanterne, que tu m'as procurée, ne t'attireras aucun ennui. Mais, comme je te le disais, j'ai à formuler des conditions. Les accepterez-vous ?

— Oui, Monsieur l'Empereur, immédiatement.

— Vous allez marier ces deux enfants. Ils s'aiment, et s'ils ne s'épousent pas, ce jaloux va faire quelque mauvais coup.

— Qu'ils s'épousent.

— Bien. Je donne à la fille, comme dot, deux chevaux de labour et au

garçon cent carolus d'or pour acheter une terre et quatre vaches pour peupler son pré.

— Longue vie à l'empereur ! cria le fermier.

— Mon caissier réglera tout. Il faut me prévenir quand aura lieu la noce. Je vous enverrai une pièce de vin et du gibier. Buvez à ma santé. Allez bien vite au village, et si je passe par là, je viendrait rendre visite au jeune couple.

La jeune fille murmura un léger remerciement, tandis que le bonheur éclatait dans ses doux yeux, ce qui était pour l'empereur la récompense de ses bienfaits.

Dès qu'ils furent hors du palais, le fermier s'écria.

— En voilà un empereur, hein ?... Je voudrais passer toute ma vie dans une pareille chambre de torture !

— J'ai toujours dit, reprit la jeune fille, que mon beau chevalier tiendrait parole.

— Oui, je dois l'avouer, grommela le valet, certainement, voilà un beau chevalier.



Les Facéties de Charles-Quint

